



La quête de la justesse

Philippe Jaccottet

lettres

●●● **Mathilde Vischer**, Genève
Traductrice,¹ comité de rédaction
de « La Revue de Belles-Lettres »

Philippe Jaccottet, né à Moudon en 1925, est à ce jour l'auteur d'une des œuvres poétiques de langue française les plus importantes du XX^e siècle, et le « passeur » d'œuvres poétiques et romanesques parmi les plus lues.

Le terreau qui a nourri Jaccottet dans ses années de jeunesse et d'études littéraires en Suisse est tout d'abord celui de ses lectures : les classiques grecs, Dante et, dès 1941, les Romantiques allemands (Rilke, Hölderlin, Novalis) qu'il découvre grâce à Gustave Roud, poète-phare qui l'initie par la même occasion à la traduction. Ces premières lectures l'accompagneront durant tout son parcours poétique.

La vie littéraire de Lausanne, à laquelle il participe peu à peu en collaborant à des revues et avec l'éditeur Mermod, lui permet de rencontrer des auteurs tels que Ramuz et de publier des textes et traductions. Ses premiers recueils, *Trois poèmes aux démons* (1945) et *Requiem*

(1947), sont empreints de tonalités sombres, aux accents rilkéens quelque peu emphatiques.

Sa formation en Suisse se complète par celle que lui apporte le monde littéraire parisien, auquel il participe discrètement de 1946 à 1952, et qui lui donne l'occasion de se lier d'amitié avec des auteurs tels que Francis Ponge. C'est durant cette période qu'il trouve sa véritable voix poétique, ce « discours à mi-hauteur entre la conversation et l'éloquence ».² Jaccottet comprend qu'il lui est nécessaire de baisser le ton pour être plus à même de retranscrire avec précision les signes qu'il reçoit du monde.

Dès 1953, il quitte Paris pour Grignan, en compagnie de son épouse Anne-Marie Haesler, et découvre les paysages de la Drôme qui le marquent durablement et qui sont la source de notes, de poèmes et de proses poétiques : « A un moment donné, donc, je n'ai plus pu me contenter d'écrire des poèmes ; il a fallu que j'essaie de comprendre ces émotions et le rapport qui les liait à la poésie. »³ La prose poétique, le carnet et le poème deviennent les trois modes d'expression du poète, qui tantôt les fait alterner, tantôt les entremêler, dans le

1 • Mathilde Vischer est l'auteur d'une thèse de doctorat intitulée *La traduction, du style vers la poétique. Philippe Jaccottet et Fabio Pusterla en dialogue*, Kimé, Paris 2009, 414 p. (n.d.l.r.)

2 • **Philippe Jaccottet**, *La Promenade sous les arbres*, La Bibliothèque des Arts, Lausanne/Paris 1988, p. 142.

3 • Idem, p. 20.



souci permanent d'atteindre la plus grande justesse possible.

Cette recherche de la « justesse » - adéquation entre ce qui est perçu et ce qui est exprimé - est au centre de sa quête poétique ; elle transparaît à travers les thèmes les plus présents dans son œuvre, tels que la description du paysage, l'effacement, la lumière, le travail sur l'image, l'affrontement avec la mort, le rapport à l'illimité. Sa poésie, toujours en lien avec le monde sensible, serait à la fois, selon les termes de Jean-Claude Pinson, une « poésie pensante » et une « poésie chantante ».⁴

Le souci du réel

Jaccottet évoque très tôt, dans les proses et les notes de ses carnets, la nécessité de se confronter au monde visible : « Il n'y a qu'une chose dont je me soucie vraiment : le réel », dit l'un des locuteurs de *La Promenade sous les arbres*.⁵ Creuser le réel à la recherche des richesses que renferme le monde visible, par une attention aiguë à

ce qui l'entoure, est le seul moyen pour Jaccottet de poursuivre sa quête. Le travail poétique que cette tâche exige est la recherche d'une parole, d'un ton à même d'être au plus près de l'émotion suscitée par les éléments du monde réel.

Mais la non-transparence du langage fait obstacle entre soi et ce qui est perçu, et ne permet de dire le monde que d'une manière trop approximative, c'est pourquoi Jaccottet recherche les formes les mieux à même de réduire cette distance entre le mot et la chose, comme les « tâtonnements » initiés dans *La Promenade sous les arbres*. Sa recherche d'un effacement du *Je* ainsi que ses réflexions sur l'image - la recherche d'une image qui ne voile pas, n'épaississe pas la vue - tendent également à réduire cette distance.

Par ailleurs, le monde quotidien s'intègre peu à peu aux carnets des *Semaisons*, aux côtés de réflexions suscitées par l'émotion ressentie face à un paysage, à la suite d'une rencontre ou d'une lecture : « Le quotidien : allumer le feu (et il ne prend pas du premier coup, parce que le bois est humide, il aurait fallu l'entasser dehors, cela aurait pris du temps), penser aux devoirs des enfants, à telle facture en retard, à un malade à visiter, etc. Comment la poésie s'insère-t-elle dans tout cela ? Ou elle est ornement, ou elle devrait être intérieure à chacun de ces gestes ou actes... »⁶

L'œuvre de Jaccottet regorge de citations faisant allusion à cette quête de l'effacement, qu'il sait être éminemment

Philippe Jaccottet et sa femme, à Grignan



4 • « Philippe Jaccottet et l'énigme de la beauté », in *Habiter en poète. Essai sur la poésie contemporaine*, Champ Vallon, Seyssel 1995, pp. 168-184.

5 • Op. cit., p. 95.

6 • *La Semaison. Carnets 1954-1979*, Gallimard, Paris 1977, pp. 120-121.

paradoxe (le fameux vers « L'effacement soit ma façon de resplendir »⁷ suffit à le montrer). Cette recherche est pour lui à la fois un but vers lequel tendre, et un moyen d'aller contre une pente naturelle, celle d'une certaine emphase rilkéenne, présente notamment dans *Requiem*, et d'un attrait pour l'image, dont la tentative d'évasion sera l'une des modalités de l'effacement. Il s'agit d'être à l'écoute du monde, de laisser parler le paysage, de donner voix à la beauté dont il est témoin.

Cette quête de l'effacement est menée concrètement à travers différentes modalités linguistiques évoluant au fil des recueils, comme la raréfaction du pronom *Je*, la recherche d'une voix en sourdine, d'un langage transparent ou d'un allègement, la délégation (donner voix à la lumière ou aux oiseaux) ou encore la méfiance à l'égard des images.

Le recueil *Airs* (1964), par la concision, la sobriété linguistiques inspirées du haïku, marque à la fois le sommet de cette recherche et le tournant vers un mouvement différent. Jaccottet ne recherche plus à « effacer » le Moi, mais développe une écriture de la reprise et de la reformulation lui permettant de creuser le langage en vue d'atteindre la formulation la plus « juste » possible, la plus fidèle à l'émotion première. Cette quête d'un allègement du Moi est liée à une exigence éthique de justesse, linguistique et morale, dont l'incertitude est l'un des fondements.

7 • « Que la fin nous illumine », in *Poésie 1946-1967*, Gallimard, Paris 1971, p. 76.

8 • *Philippe Jaccottet traducteur*, allocution prononcée par Jean Starobinski le 29 octobre 1988, à l'occasion de la remise du Prix Lémanique à Ph. Jaccottet, publiée dans la brochure des travaux du CTL en 1990, p. 33.

9 • « A la source, une incertitude... », 1972, in *Une transaction secrète*, Gallimard, Paris 1987, p. 308.

10 • Idem, p. 313.

La traduction

Si son œuvre poétique revêt aujourd'hui une importance majeure, l'œuvre traduite, cette « œuvre seconde », comme l'appelle Jean Starobinski,⁸ est quantitativement la plus riche. Les traductions de l'œuvre de Robert Musil à elles seules dépassent de loin les quelques centaines de pages de l'œuvre du poète. Il a traduit de l'allemand, de l'italien, du grec ancien, du russe, et du tchèque, via l'allemand.

Si la traduction a occupé une place dominante dans sa vie, par nécessité alimentaire et au détriment parfois de son œuvre personnelle, elle lui a aussi permis de rester en lien étroit avec la poésie : « En choisissant la traduction, je choisissais à la fois une indépendance et une insécurité relatives. Sur-tout, il me semblait que la poésie aurait ainsi plus de chances de n'être pas, dans ma vie, un à-côté, le don d'un loisir, ou un élément de rupture. »⁹ D'autant plus que Jaccottet traduit avant tout des œuvres qu'il affectionne.

Le parcours poétique de Jaccottet ne permet pas qu'on le rattache à une quête de transcendance. Cependant sa recherche de la justesse dans l'écriture et la traduction révèle le vœu d'atteindre un espace qui dépasse le langage. C'est aussi ce qu'il exprime lorsqu'il évoque le haïku, la forme poétique qu'il considère comme la plus pure. Son caractère sacré lui semble venir d'une sphère plus haute, touchant à l'essence même de la poésie : « Et ce peu de lumière, ce peu d'air avaient sur moi tant de pouvoir qu'il m'est arrivé de les dire presque divins, c'est-à-dire venus du plus loin, du plus haut. »¹⁰

M. V.